

LE RÊVE

Une mère au Tombeau de son Enfant.

A LA MÉMOIRE DE POLYDORE GOULET.

Quelle est là-bas, cette ombre qui s'agite,
Près des cyprès qui couvre son tombeau ?
Serait-ce lui ? grand Dieu ! mon cœur palpite...
Oui je le vois, tel que dans son berceau.

Il me sourit son regard doux et tendre,
Comme un rayon, illumine mon cœur.
Il veut parler—que ne puis-je l'entendre ?
Mais non, mon Dieu ! j'en mourrais de bonheur !

O mon amour, douce tige flétrie,
Qu'un air mortel, en passant, m'a ravie,
Pense à ta mère, aux Saints Anges du ciel,
Car ici-bas, il n'est plus que du fil.

Hier encor, sur tes lèvres vermeilles,
S'épanouissait ton sourire enchanteur.
Et aujourd'hui, seul hélas !... tu sommeilles
Sous ce rocher, lourd comme ma douleur.

Je viens, le soir, seule dans la pénombre,
Semer des fleurs sur ce tombeau sacré,
Les arroser de mes larmes sans nombre,
Rosée amère d'un cœur ulcéré.

Mais il s'envole ! illusion amère...
Pourquoi me fuir ?... oh ! reste avec ta mère,
Où dans les airs, sur tes ailes d'azur,
Je veux te suivre en un séjour plus pur.

" Console-toi bonne petite mère,
" Un jour heureux brille à jamais pour moi.
" Avec les anges je viens sur la terre
" Et nous tressons des couronnes pour toi.

" J'ai vu Marie... oh ! mère, qu'elle est belle !
" Sa voix divine disait : " Mon enfant,
" Va vers ta mère, et demeure auprès d'elle,
" Sois son bon ange, apaise son tourment."

" Pourquoi pleurer quand, rose épanouie,
" Dieu me cueillit pour les jardins des cieux ?
" Pourquoi pleurer, quand je laisse la vie
" Pour mieux t'aimer et te suivre en tous lieux ?

Pourquoi pleurer ?... la vie est trop amère,
Pour regretter ceux que Dieu lui ravit ;
Regarde au ciel, ton fils est là, ma mère,
Loin de la foule où du bien l'on médit.

Près du berceau, où ta voix douce et tendre
Fermait mon œil à la clarté du jour,
Ton Polydore aime encore à t'entendre
Et comme alors, il reçoit ton amour.

GAUDIOSE PARADIS.

Sainte-Hénédiène, 1881.

CHOSSES ET AUTRES

Nous lisons, le 22 novembre dernier, cette prévision de Vennor : " Je vois des indices de froid et de neige pour le 14 et le 25 du mois présent, pour Terre-Neuve, la Nouvelle-Ecosse, etc., etc."

Prévoir le temps de cette façon, ce n'est pas malin. Nous pouvions faire cette prévision à l'avance ; car la bordée de la *Ste-Catherine* (le 25) est connue chez nous de temps immémorial. Lorsqu'elle ne vient pas à cette date, les petits enfants sont aussi désappointés que si on manque de leur faire de la *tire* le même jour. M. Vennor en a peut-être entendu parler, dans ces excursions à la campagne, et c'est ce qui lui permet de prendre des airs de prophète vis-à-vis des siens.

* *

Nous lisons dans le *Figaro* du 12 novembre :

" L'Impératrice Eugénie est en France depuis plusieurs jours. Elle est descendue au château de Sivry, chez M. le vicomte Aguado.

" Avant-hier, l'Impératrice, qui voyage dans le plus strict incognito, a visité l'ancien palais impérial de Fontainebleau. Elle était accompagnée dans cette visite de M. Raimbeaux, ancien écuyer de l'Empereur, et de M. le vicomte Aguado.

" L'Impératrice a passé la journée d'hier à Paris. A dix heures et demie du matin, elle est descendue de voiture devant le numéro 60 de la rue François Ier, et est entrée dans une petite boutique non louée où sont déposés depuis quelque temps déjà, un assez grand nombre d'objets d'art qui lui appartiennent.

" La veuve de Napoléon III était entièrement vêtue de noir. Elle a les cheveux complètement blancs. Quatre personnes l'accompagnaient : Mme Darcos et une autre dame, MM. Raimbeaux et d'Entraygues.

* *

Les affaires :

Un monsieur, à la tête d'une entreprise qui ne marche pas trop bien, cherche à fusionner avec une autre boutique qu'il croit meilleure.

Il se présente donc, très ganté, et avec un sourire plein d'autorité, chez le directeur, son collègue, et débute par la phrase consacrée en pareil cas :

— Vous êtes une puissance...
L'autre, qui est sur ses gardes, répond avec un sourire à double entente :
— Vous en êtes une autre !

* *

Fragment de roman :

" le crime était consommé. Il était neuf heures du soir. L'assassin, pour se défigurer, se laissa croître immédiatement une barbe de huit jours. A dix heures et demie, le train l'emportait vers les montagnes du Tyrol."

* *

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, d'*Étincelle*, le chroniqueur du *Figaro*. Nos lecteurs liront avec plaisir les quelques lignes qui suivent d'une de ses dernières chroniques, d'autant qu'il y est question de notre future souveraine :

" Il y a des princesses qui sont nées bourgeoises ; il y en a même qui sont nées paysannes, d'autres qu'on prendrait pour des maîtresses d'école. On a vu des princesses à moustaches qui ressemblaient à des gendarmes. On en cite, enfin, hélas ! qui sont nées cabotines et brûlent d'échanger leur bandeau de pierreries pour un diadème de carton—en rêvant de la vie de bohème, plutôt que de la vie de cour.

" Si jamais une princesse offrit le type achevé de la grâce dans le rang suprême, de la noblesse sans hauteur, de la bienveillance sans familiarité, de la beauté exquise, créée pour marcher en longues jupes de velours sur les tapis d'hermine—et couronner son front des perles royales—c'est assurément la princesse de Galles.

" Dernièrement, à l'Opéra, la salle entière avait les yeux sur elle, et, quand elle est entrée et sortie, un long murmure d'admiration l'a suivie sur son passage.

" C'est une nymphe couronnée, c'est la majesté dans la poésie.

" La princesse occupait l'avant-scène du rez-de-chaussée, placée sous la grande avant-scène de la reine d'Espagne.

" Cette avant-scène de rez-de-chaussée appartient le vendredi à M. le duc d'Aumale. Le prince l'avait offerte au fils de la reine d'Angleterre, en regrettant de ne pas pouvoir y prendre place, à cause de son deuil récent (la mort de la princesse de Salerne).

" Pendant le premier acte du ballet, les Altesses Royales britanniques ont occupé une loge sur la scène, pour voir de plus près la *Korrigane*.

" L'aimable directeur de l'Opéra les a guidées à travers les dédales des escaliers pour passer de la salle sur la scène.

" La princesse de Galles, dans une toilette très simple, couleur rubis sombre, décolletée seulement devant, apparaissait plus belle que jamais. Miss Knollys avait l'honneur de l'accompagner, tandis qu'autour du prince se groupaient MM. le marquis du Lau, le comte Hallez-Claparède, Charles Bocher et Knollys.

" M. le duc de Nemours occupait, ce soir-là, sa loge accoutumée avec ses enfants : le comte d'Eu et la comtesse d'Eu, fille de l'empereur du Brésil.

" Ainsi se trouvait en même temps dans la salle deux futures souveraines impériales : la future impératrice du Brésil et la future reine d'Angleterre, impératrice des Indes.

" A voir l'empressement et le respect du public entier, se serait-on cru à Paris sous la République française ?

" Quand le chef de l'État vient occuper sa grande loge, personne ne lui fait cortège, personne ne paraît le remarquer.

" Quand ce sont des altesses royales qui montent l'escalier de l'Opéra, qui prennent place devant les avant-scènes, l'émotion des spectateurs devient extrême et les héritiers des trônes reçoivent tous les témoignages de la plus vive sympathie.

" Après cela, on déclare que ce peuple est républicain !

" Il l'est si peu qu'il chérit M. Gambetta, se foule sur ses pas et l'acclame, justement parce que, loin de représenter une République, c'est à-dire le gouvernement de tous, il représente (en espérance) le gouvernement d'un seul."

Connaissances utiles.—Voulez-vous vivre vieux ? Ne mangez pas trop, couchez-vous de bonne heure, levez-vous matin, ayez l'humeur égale.

La rièrre du matin n'a jamais retardé les travaux ; l'aumône n'a jamais appauvri.

Le lard salé aura la saveur de lard frais si vous le faites bouillir rapidement sans que la vapeur s'en échappe.

Une vieille volaille sera aussi tendre qu'une jeune, bouillie dans une eau adoucie d'une demi-tasse de vinaigre.

On dit qu'un bouchon de liège est mieux qu'un étoffe pour frotter les couteaux à la brique.

LE CANADA A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Académie Française s'est occupé de nous à l'une de ses dernières séances. M. Jules Simon a présenté à cette illustre société l'ouvrage de M. de Molinari sur le Canada, Jersey et l'Irlande. M. Simon a parlé à cette occasion en termes des plus sympathiques de l'ancienne colonie de la France. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en donnant ici une partie de son discours.

Qu'il nous soit permis auparavant de rappeler un fait qui concerne M. de Molinari. En 1876, ce publiciste, cet économiste distingué, qui est devenu un excellent ami du Canada, passait quelques jours à Montréal. Plusieurs journalistes, au nombre desquels nous figurions, lui offrirent un dîner. M. de Molinari se rendit à notre invitation et en répondant à sa santé, il prononça quelques paroles qu'il est bon de rappeler. Parlant de ce dîner, la *Minerve* du 3 août 1876, disait :

" M. de Molinari est d'avis que les Anglais ont des avantages sur l'élément français. Ils reçoivent de l'Angleterre un accroissement constant de forces ; les émigrés, les terres et surtout les capitaux de la Grande-Bretagne leur sont d'un appui considérable. La race française devrait avoir des relations identiques avec la France. M. de Molinari nous a aussi exprimé l'opinion qui sera bien accueilli dans notre province, qu'il serait très facile pour notre gouvernement de contracter nos emprunts en France."

M. de Molinari avait vu juste ; tout ce qu'il conseillait alors s'est réalisé. Citons maintenant M. Simon :

" M. de Molinari, comme son prédécesseur, M. Xavier Marmier, et tous ceux qui ont visité le Canada dans ces derniers temps, témoigne de la vive sympathie des Canadiens-Français pour les " Français de France," sympathie dont ils nous ont donné, lors de nos malheurs, les preuves les plus touchantes, et qui se manifeste en toute occasion, non-seulement par l'accueil empressé que reçoivent nos concitoyens au Canada, mais par d'autres actes plus significatifs encore, comme on va le voir.

" Ils sont restés fidèles à notre religion, à nos traditions, à notre langue, à nos intérêts. Peut-on dire, sans choquer certains esprits, à notre religion ?..

" Mais on ne peut nier, sans renoncer à l'histoire, que la religion catholique ait été, pendant des siècles, la religion de la France ; on ne peut nier non plus, sans renoncer à la statistique, qu'elle ne soit à l'heure qu'il est, la religion de l'immense majorité de nos concitoyens. Et qui pourrait nier, sans renoncer au bon sens et à l'évidence, que la fidélité des Canadiens-Français à la religion de leurs pères ne contribue à les séparer de leurs maîtres protestants et à les rapprocher de nous ? La domination anglaise est aujourd'hui très douce pour le Canada ; elle l'est à ce point qu'on peut affirmer sans exagération que l'autonomie du Canada est entière. Elle l'est de fait, sinon de droit.

" M. de Molinari fait la remarque que le parlement fédéral, ayant frappé d'une assez lourde taxe les marchandises anglaises, le gouvernement métropolitain n'a pas eu recours à son droit de veto. N'y a-t-il pas un grand mérite, dans ces conditions, à rester fidèles à nos traditions, à notre langue ? N'est-ce pas une preuve de cette ténacité honorable qui, chez un peuple très civilisé, ne peut tenir qu'à la fermeté de la volonté humaine ? Spectacle curieux et très intéressant pour les philosophes : les Français d'Amérique ont marché avec leur siècle pour tout ce qui touche au progrès scientifique et industriel ; mais ce qu'ils ont gardé de nous appartient plutôt au siècle passé ; ils ressemblent plus à nos pères qu'à nous-mêmes.

" Ce ne sont pas des Français de 1763 ; ils sont beaucoup plus savants, beaucoup plus libéraux que leurs pères, mais ce sont encore moins des Français de 1881 ; leurs mœurs retardent un peu, elles n'en sont que plus pures ; leur langue aussi, elle n'en est que plus correcte. En nous retrouvant, ils sont un peu comme des parents restés en province, qui pensent que leur fils s'est fort émancipé à Paris ; qu'il y a gagné de l'habileté et de l'indépendance, au prix de sa grâce et de sa candeur.

" L'Académie Française, qui réserve ses récompenses aux Français, n'a pas cru déroger à cette règle en couronnant naguère un poète canadien, M. Fréchette, qui a franchi l'Océan tout exprès pour recevoir son prix. Aux expositions universelles, en 1878 notamment, les rapports des commissaires français avec les commissaires et les exposants canadiens ont été empreints de la plus franche cordialité, comme entre amis, longtemps séparés, qui se retrouvent. Ils nous disaient : " Vous pouvez applaudir à nos succès, qui sont aussi ceux de la France ;" ces succès furent très grands, et nous y applaudissions de grand cœur, en étouffant quelques soupirs...

" La France est présente au Canada par son sang, par sa gloire, par sa religion, par sa langue. L'Angleterre y est présente par ses millions. Elle y a versé dans l'industrie la somme énorme de deux milliards cinq cent millions, de sorte que les mines, les usines